

Planter des arbres à l'Anthropocène

Une théorie du complot

Paul Kingsnorth

*I wish I wish I wish in vain
I wish I were a maid again.
But a maid again I never shall be
'Till apples grow on an orange tree¹.*

Il y avait quelque chose d'indéterminé
Avant la naissance de l'univers.
Ce quelque chose est muet et vide.
Il est indépendant et inaltérable.
Il circule partout sans se lasser jamais.
Il doit être la Mère de l'univers.

LAO-TSEU²

La plantation en fente est la manière la plus facile de planter un arbre à racines nues. Elle doit être pratiquée en hiver, entre novembre et mars, quand à la fois l'arbre et le sol sont en sommeil. Nous avons planté les nôtres en février, tout juste dans le créneau. Ce fut un dur labeur : plus dur que je ne le réalisai à l'époque. J'écris ceci en juin et mon corps n'a toujours pas récupéré. Mon bras gauche est en ce moment partiellement paralysé par une tendinite, et certains jours j'ai mal au bas du dos. Si je les sollicite trop, mes doigts et mes poignées deviennent douloureux et picotent. Cela signifie que les hectares d'herbes que je dois faucher sur mon terrain ne sont pas coupés et que l'endroit s'ensauvage. Je pense qu'il va me falloir demander à notre voisin de faire à nouveau paître ses chevaux dans notre champ, car je ne peux en faire autre chose cette année. Actuellement, je ne peux utiliser mes mains et mes bras pour effectuer un travail physique important, à cause de mon labeur hivernal avec les arbres. Ça, et plus de

-
1. Chanson traditionnelle de la Northumbrie, un royaume médiéval qui était situé dans le nord de l'actuelle Angleterre, que l'on pourrait traduire par : « J'aimerais j'aimerais j'aimerais en vain / J'aimerais être une jeune fille à nouveau / Mais une jeune fille à nouveau jamais ne le serai / Avant que des pommes ne poussent sur un oranger. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)
 2. Lao-Tseu, *Tao-tö king*, Folio, Paris, 2007 [1967], chap. XXV, p. 39.

vingt années passées à taper des mots comme ceux-ci sur des ordinateurs, ce qui a sans doute altéré les tendons et les nerfs de mes avant-bras de manière irréversible. La bêche et le clavier sont deux outils très différents, mais ils ont en commun une capacité à casser le corps humain.

Nous avons planté environ cinq cents petits arbres. La plupart finiront dans notre poêle à bois : l'idée est d'être autosuffisant pour le chauffage de la maison aussitôt que possible. Pour cela, nous avons planté plusieurs ensembles inégaux de bouleaux, de peupliers et de saules, qui auront un cycle de taillis de six ou sept ans, si nous avons de la chance. En outre, nous avons mis environ cent bâtons d'osier de différentes couleurs. Je suppose que le motif est également utilitaire, mais à l'utilité se mêle le plaisir : le tissage de panier est la nouvelle passion de ma femme. Nous avons aussi planté trois haies d'arbres indigènes – du sorbier, encore du bouleau, du fusain, du houx, du cerisier sauvage, du noisetier, du chêne – pour créer des brise-vents, dissimuler la maison à la vue depuis le chemin passant devant et faire une sorte d'offrande aux oiseaux du coin. Peut-être cela détournera-t-il leur attention de notre jardin potager qu'ils déterrent tous les jours en ce moment. J'aime les oiseaux, mais ma patience n'est pas infinie.

Enfin, nous avons mis une petite plantation de bouleaux. J'aime les bosquets de bouleaux. Le nôtre ne fait que quelques mètres carrés, mais j'ai fait un foyer au milieu et peut-être que dans dix ans je pourrai m'asseoir autour et faire semblant d'être dans la steppe russe. Pourquoi, je ne le sais pas, mais c'est le cas. Ce désert blanc et sauvage s'étendant sur des kilomètres vers un bas horizon pourpre : je n'y suis jamais allé, mais je peux le voir d'ici.

Le vrai labeur a consisté à défricher le terrain, dont la majeure partie était densément couverte d'un profond enchevêtrement de ronces et de prunelliers drageonnants. En arrivant dans ce petit coin de terre, nous avions des idéaux, et l'un d'eux était de travailler à la main, avec le plus faible impact possible. Nous avons donc pénétré dans les ronces et les prunelliers avec les faux et les pioches et les bêches et les machettes. Cela a pris des semaines et des semaines. Les éraflures étaient profondes. Les gants ultra-résistants que nous avons achetés étaient en lambeaux. Plusieurs manches de pioches ont été cassés. Je n'ai jamais vu de drageons aussi épais ou longs, ou de mottes aussi profondes et ligneuses. Même après des semaines à défricher le terrain à la main, nous avons dû louer une pelleuse durant une journée afin d'arracher les racines les plus profondes et de préparer le sol en vue de la plantation.

Après ça, la plantation elle-même fut simple comme bonjour. Pour planter un arbre en fente, il suffit d'enfoncer votre bêche dans le sol jusqu'au haut de la lame, de la remuer pour créer une ouverture, puis simplement d'y

placer les racines du plant. Trouver le bon angle requiert un peu d'exercice, mais une fois que vous avez pris le coup de main, vous pouvez faire votre fente, mettre le plant, tasser la terre avec le talon de votre botte, et hop : un petit arbre, se dressant vers le ciel hivernal. Vous recouvrez le sol autour de l'arbre avec du papier journal, puis ajoutez par-dessus une couche de paillis. Enfin, si votre terre attire les lapins et les lièvres, ce qui est le cas de la nôtre, vous enroulez un manchon de protection en plastique autour du minuscule tronc, que vous renforcez à l'aide de canisse contre les vents de l'Atlantique.

Faites cela cinq cents fois, et vous avez une forêt. Mieux, vous avez une forêt plantée d'une manière écologique et à impact réduit. Vous avez une source intarissable de combustible durable pour votre foyer durable, et, pour la créer, vous avez minimisé l'utilisation de sales combustibles fossiles. Vous avez pris une terre en friche et vous en avez fait un écosystème divers. Vous avez créé un système en boucle fermée et un mini puits de carbone. Vous vous êtes aussi estropié. Mais cela en valait la peine.

Du moins, c'est ce que je pensais me dire à ce stade. Mais je n'en suis plus aussi sûr.

Je ne veux pas dire que cela n'en valait pas la peine. J'aurais aimé l'avoir fait sans la douleur consécutive, mais je ne regrette pas d'avoir planté les arbres. J'aime les regarder pousser, j'aime le fait que nous les ayons cultivés, et je pense qu'ils embelliront l'endroit. C'est le genre de choses que nous sommes venus faire ici, et comparé à bien des façons dont les terres agricoles de ce pays et de tant d'autres sont traitées, c'est une bonne chose. Peut-être puis-je vieillir aux côtés de ces arbres en apprenant d'eux un peu de patience. Peut-être pouvons-nous laisser ce lieu dans un meilleur état que celui dans lequel nous l'avons trouvé. C'est l'idée.

Mais je me fais des illusions si je pense que mon action fut « à impact réduit », et je ne parle pas que de l'impact sur mon système musculo-squelettique. En premier lieu, récupérer les arbres a nécessité deux heures de trajet avec mon camping-car fonctionnant au diesel. Une petite pelleteuse tout-terrain a consommé du combustible fossile durant toute une journée pour retirer les vieilles mottes de notre terre. Et il ne s'agit que des exemples les plus évidents de notre dépendance à des technologies industrielles pas-très-durables pour établir notre petite forêt. Considérez les outils simples : la bêche, la pioche, la machette, la faux. Tous sont faits d'un acier dont le minerai a été extrait d'une montagne quelque part et fondu, façonné et trempé dans une usine, avant d'être fixé à un manche ayant été ouvert à la machine à partir d'un bois provenant d'on ne sait où, les produits finis étant enfin expédiés jusqu'à l'endroit où je me les suis procurés. Tous, comme mes gants de jardinage et mes bottes en caoutchouc et mon vêtement de

pluie, et les manchons de protection en plastique et le journal et même la paille, sont les produits d'une économie techno-industrielle mondiale, qui nous a aidés à planter nos arbres à impact réduit dans notre jardin à impact réduit.

Puis, bien sûr, il y a le fait embarrassant que pour planter ces arbres nous avons dû couper un grand nombre... d'arbres. Les arbres, ou buissons, que nous avons coupés étaient essentiellement des prunelliers drageonnants et des ronces. Nous ne les avons pas trouvés utiles ou jolis, alors que ceux que nous avons plantés l'étaient. Je donne à tout cela un vernis écologique en mettant en avant le fait que nous avons planté des espèces indigènes, qui plus est d'une grande diversité, mais quelle que soit la manière dont j'évite de l'admettre, nous avons défriché une étendue sauvage afin de la cultiver. Le produit de ces cultures peut être du bois de chauffage, des paniers en osier, une beauté naturelle, un contentement humain ou une protection contre les éléments, mais elles n'en demeurent pas moins des cultures, et les choses qu'elles ont remplacées étaient des plantes sauvages poussant sans aucune intervention humaine.

Il s'avère que vivre une vie plus simple peut être assez compliqué.

*

J'avais atteint le quart de *What Technology Wants* quand j'ai réalisé que j'étais en train de lire un texte religieux. Ce fut clairement une révélation. *What Technology Wants* est un livre publié il y a quelques années par Kevin Kelly, le cofondateur du magazine *Wired* et un important porte-parole de ce que nous pourrions appeler la Mentalité de la Silicon Valley. Il nous propose un voyage à travers le développement historique de la technologie et dans un futur où, selon Kelly, la technologie sera une force vive dirigeant notre destin.

L'ouvrage débute par une exploration du développement de la technologie ou, peut-être plus précisément, de l'idée de technologie. En effet, l'idée se révèle assez nouvelle. Bien que les humains aient utilisé des outils dès lors qu'ils ont creusé des trous avec des bâtons, et bien que les Grecs et les Romains aient tout inventé de la soudure du fer et du soufflet aux moulins à eau et au verre soufflé, cette collection d'artefacts utiles n'était pas conçue comme quelque chose de plus que la somme de ses parties. «La technologie était partout dans l'ancien monde, sauf dans les têtes des humains», écrit Kelly. Cela changea en 1802 quand, à l'apogée de la révolution industrielle, le professeur d'économie allemand Johann Beckmann employa le terme «technologie» pour se référer à l'«ordre systémique»

d'outils et de machines qui commençaient à prendre le contrôle d'un grand nombre des fonctions auparavant assumées par les humains.

C'était il y a un peu plus de deux cents ans. Avant cela, une bêche et une pioche n'étaient qu'une bêche et une pioche : d'utiles ajouts à la vie qui facilitaient le travail. Après cela, elles firent partie de quelque chose de plus vaste, du moins d'après Kelly. Kelly est un techno-utopiste et, pour lui, cette chose appelée « technologie » n'est pas uniquement une collection d'outils et de machines, c'est, comme il le dit, « une force vive ». Il appelle cette force « le technium », qu'il décrit ainsi : « Le technium s'étend au-delà du matériel poli pour inclure la culture, l'art, les institutions sociales et les créations intellectuelles de tout type. Il comprend les biens tangibles comme les logiciels aussi bien que les lois et les concepts philosophiques. Et surtout, il comprend les impulsions, suscitées par nos inventions, stimulant la fabrication accrue d'outils, la multiplication des inventions technologiques et l'intensification des connexions contribuant à l'amélioration personnelle. » Ce technium, précise Kelly, est « un système de technologie global et extrêmement interconnecté vibrant autour de nous », qui s'autonomise et développe son esprit propre. C'est cette dernière affirmation qui rend son livre si intéressant. Vous pouvez trouver plein de gens qui défendront, comme Kelly, que la technologie nous sauvera d'à peu près tous les problèmes sur Terre, à la simple condition d'avoir foi en elle. Le techno-utopisme est un sous-ensemble de la religion contemporaine du Progrès, dans laquelle nous sommes tous baptisés à la naissance. Si le Progrès est Dieu, la technologie est le messie venu accomplir Sa volonté sur Terre. Dans le cadre de cette interprétation, les bienfaits de la technologie moderne – le nombre moindre de décès lors de l'accouchement, l'hygiène dentaire, la capacité de tweeter une photo de ce que vous avez mangé au petit-déjeuner à quelqu'un situé à l'autre bout de la planète – sont brandis, tandis que ses inconvénients – bombes nucléaires, extinction de masse, changement climatique, vidéos virales de tubes pop coréens – sont passés sous silence. C'est le récit standard de la modernité, et le critiquer vous amènera probablement à être qualifié, au mieux de « luddite romantique », au pire d'individu réactionnaire détestant « les pauvres ».

Cette histoire, cependant, s'accompagne généralement d'un déni de la possibilité que nos technologies de plus en plus complexes soient autre chose que des servants inanimés. Vous entendrez ses avocats dire que « la technologie est neutre », que « les technologies ne sont ni bonnes ni mauvaises ; cela dépend de ce que nous en faisons », qu'« aucune technologie n'est inévitable ; nous sommes libres d'utiliser les bonnes et de rejeter les mauvaises ». C'est ici que Kelly se démarque, car il n'admet rien de tout cela. Il partage avec les critiques les plus sévères de la technologie un point de vue controversé

mais, me semble-t-il, correct : le réseau vaste et complexe de technologies avancées que nous avons construit autour de nous est désormais si central dans nos vies, si complexe et interconnecté et en évolution rapide, qu'il devient une chose autonome, séparée de l'humanité, bien qu'en dépendant encore à ce jour. Cette chose est le technium. Et il n'en est qu'à ses débuts : « Après dix mille ans de lente évolution et deux cents ans d'une exfoliation formidable et complexe, le technium devient sa propre chose. Son réseau durable de processus et de parties se renforçant mutuellement lui a conféré un degré notable d'autonomie. Il se peut qu'autrefois il ait été aussi simple qu'un vieux programme d'ordinateur, ne faisant que répéter bêtement ce que nous lui disions, mais désormais il ressemble davantage à un organisme très complexe qui obéit souvent à ses propres pulsions. »

Dans l'essentiel du reste de son livre, Kelly essaie de démontrer que, dans notre monde, le technium est « une force aussi grande que la nature » et tout aussi irrésistible. Plus on avance dans la lecture, plus sa démonstration devient audacieuse. Kelly affirme qu'à l'égal de la vie biologique le technium est une force évolutive. Il précède l'évolution de l'humanité, dit-il (les animaux préhumains et non humains utilisaient et utilisent aussi des outils), et, comme l'évolution biologique elle-même, sa marche est inévitable et téléologique. Comme la vie biologique, la vie technologique tend vers plus de complexité, plus d'interdépendance et plus d'intelligence, car « la technologie et la vie partagent une essence fondamentale ». À présent notre relation avec la technologie est si symbiotique, nous en sommes si dépendants, que « si l'on éliminait toute technologie de cette planète – jusqu'au dernier couteau et à la dernière lance –, notre espèce ne durerait pas plus de quelques mois ». Cela signifie que tenter de résister à la marche du technium est vain et autodestructeur. Au lieu de cela, nous devons « capituler devant son progrès » et « écouter ses désirs ». Cela impliquera que nous renoncions en partie à notre liberté, mais, en contrepartie, nous « déchaînerons le potentiel humain », d'où procédera un « progrès profond » tandis que nous fusionnerons avec les machines et deviendrons plus grands que nous ne pouvions l'imaginer.

Si cela ressemble aux effusions insignifiantes d'un technocréationniste idéaliste, il importe de saisir combien Kelly et ses confrères sont puissants. Sa génération de techno-hippies de la Silicon Valley comprend le fondateur d'Apple, Steve Jobs, la coterie néo-écologique qui gravite autour du fondateur du *Whole Earth Catalog*, Steve Brand, et l'influent partisan d'un futur post-humain, Ray Kurzweil, dont le techno-utopisme fait passer Kevin Kelly pour un pèlerin déchaussé.

Kurzweil est le promoteur le plus connu du concept de « Singularité », à travers laquelle l'humanité fusionnera avec les machines pour créer une

nouvelle super-espèce. Kurzweil pense que cela aura lieu de son vivant. Il a hâte de pouvoir vivre éternellement, et il travaille sur des technologies qui permettront à une bonne partie de ce qui est actuellement inanimé de devenir une présence dans le monde physique à la fois vive et intégrée au web.

En mai 2015, il a présenté une liste de prédictions quant à ce que le « progrès », permis par l'extension du technium, produira dans un avenir proche. Dans une décennie, a-t-il dit, des voitures sans conducteur, communiquant les unes avec les autres et coordonnant leurs propres mouvements, seront répandues sur les routes. Avant cela, dans cinq ans, les moteurs de recherche Internet actuels commenceront à céder la place à des « assistants personnels » algorithmiques, capables d'« annoter la réalité » pour vous. Ils pourront « écouter une conversation, donnant d'utiles indications », ou même « suggérer une anecdote s'adaptant à votre conversation en temps réel ». Kurzweil développe lui-même ces programmes en ce moment et il pense, avec optimisme, qu'ils seront bientôt parmi nous.

Peu de temps après, ils seront suivis par des jeux vidéo en réalité virtuelle et immersion totale. « Afin de pleinement maîtriser le sens tactile, nous devons en fait puiser dans le système nerveux », explique-t-il. « Nous serons capables d'envoyer des petits dispositifs, des nanorobots, dans le cerveau et les capillaires, et ils fourniront des signaux sensoriels additionnels, comme s'ils provenaient de vos sens réels. Vous pourrez, par exemple, rejoindre un ami, bien que des centaines de milliers de kilomètres vous séparent, et marcher virtuellement avec lui sur une plage méditerranéenne virtuelle et tenir sa main et sentir les embruns chauds de l'air humide sur votre visage. » D'ici à 2040, même cela sera amélioré par la capacité du technium à nous aider à « rester jeune pour l'éternité ». Une fois que nous pourrions introduire « des petits robots dans le système sanguin pour augmenter notre système immunitaire », l'immortalité elle-même sera à portée de main.

Autrefois, ce genre de chose était soutenu par des écrivains de science-fiction pour mettre en garde contre les dangers de la démesure humaine. Aujourd'hui, Ray Kurzweil est directeur de l'ingénierie chez Google. À ce stade, personne ne devrait en douter : c'est le futur. Il a été planifié il y a longtemps, et il est en cours de réalisation. Le technium vient vous chercher. Comment vous avancerez-vous vers lui pour le rencontrer ?

*

Être humain est un défi, mais l'un de ses bons côtés est la diversité fascinante des perspectives adoptées par les êtres humains. Une dizaine d'entre

nous peuvent observer un événement ou considérer une idée, et la vision que chacun en a et les conclusions que chacun en tire peuvent être à des années-lumière les unes des autres. Quand Ray Kurzweil imagine insérer de minuscules robots dans son cerveau afin de se retrouver, à la *Matrix*, dans une simulation parfaite d'une promenade sur une plage avec un ami lointain, il est vraisemblable qu'il trouve cela excitant. Je trouve cela horrifiant ; mais je peux le comprendre. Lorsque j'étais adolescent, j'étais presque sans arrêt plongé dans un livre de science-fiction. Rares doivent être les classiques que je n'ai pas lus, et j'étais impatient, comme semble l'être Ray, de vivre éternellement et d'avoir des servants robots et de me projeter autour des lunes de Jupiter tout en regardant de grands navires en feu surgissant de l'épaule d'Orion. Selon un point de vue – enthousiaste, entreprenant, regorgeant d'un certain type d'optimisme moderne naïf –, rien n'est plus excitant que ces choses. Ray Kurzweil et Kevin Kelly le voient toujours dans cette perspective. Pourquoi n'est-ce pas mon cas ?

Je me pose parfois cette question, et je pense qu'en fin de compte la raison est que je ne veux pas être libéré comme ils le veulent. *Libération* est un mot qui apparaît fréquemment dans les écrits des apôtres du technium. Selon leur interprétation, la vie est un projet consistant à se libérer progressivement, à se débarrasser des chaînes, à être le meilleur possible. L'évolution est comme un manuel de développement personnel géant. Ray Kurzweil veut nous libérer du « logiciel obsolète de nos corps ». Kevin Kelly veut aller encore plus loin : le technium, dit-il, peut nous libérer non seulement de nos corps physiques limités, mais de la nature et du temps lui-même : « En définitive, la domination de la technologie ne découle pas de sa naissance dans les esprits humains mais de son origine dans la même auto-organisation ayant engendré les galaxies, les planètes, la vie et les esprits. Elle fait partie d'un grand arc asymétrique qui commence avec le Big Bang et s'étend aux formes toujours plus abstraites et immatérielles au cours du temps. L'arc est la libération lente mais irréversible de l'ancien impératif de la matière et de l'énergie. » Autrement dit, un jour la technologie avancée nous libérera de l'univers. C'est une affirmation étonnante, et elle mérite que l'on s'y attarde, car c'est précisément le point où le technium devient une préoccupation religieuse. Kelly admet que sa croissance conduira – en fait, conduit déjà – à l'« érosion du moi traditionnel » et que la progression de la machine et notre dépendance envers elle « minent la dignité humaine ». Le terme ultime sera probablement l'abolition de l'humanité telle que nous la connaissons, mais l'envers de l'affaire est que cette « libération » amènera à « augmenter les options, les choix et les possibilités » de tous les êtres vivants.

Une force transcendante existe qui est au-delà du pouvoir et de la compréhension de l'humanité, bien qu'elle soit aussi étroitement liée à elle. Cette force peut nous libérer de la misère terrestre et nous acheminer vers un paradis éternel où nous serons changés, mais seulement si nous nous remettons à sa volonté. Cela ne ressemble-t-il pas à un certain type d'histoire religieuse ? Je ne peux m'empêcher de comprendre le récit inventé par Kelly et Kurzweil et tous leurs camarades de la Silicon Valley comme une nouvelle histoire de transcendance en silicium : une histoire, finalement, à propos de la mort de Dieu et de Son remplacement dans l'esprit moderne par des machines capables de mieux faire Son boulot et celui de l'humanité.

Le technium deviendra Dieu. À moins que Dieu ait toujours été dans le technium. Kelly semble le penser. Dans les trois dernières pages de son livre, il se passe une chose extraordinaire : c'est comme s'il ne pouvait plus se contenir, et ce qui, jusque-là, avait été présenté comme une enquête sur notre relation avec la technologie devient, un peu comme le technium lui-même, ce qu'il avait toujours voulu être : un texte mystique. « S'il existe un Dieu, écrit Kelly, l'arc du technium est orienté vers lui [...] le technium est la façon dont l'univers a conçu sa propre conscience de soi [...] la plus petite pensée ne pourrait exister à moins que, d'une certaine manière, l'univers entier et les lois de la physique ne l'aient encouragée. »

*

Planter mes arbres fut une entreprise technologique. Même en utilisant les outils rudimentaires, y compris la bêche, la faux et la pioche, je m'enfermais dans un réseau global d'interdépendance technologique. Cela signifie-t-il que le projet innocent de planter des arbres fait lui-même partie du technium, plutôt qu'il ne permet de s'en échapper ? Kevin Kelly répondrait par l'affirmative, et, en un sens, il aurait raison. Il n'y a pas d'échappatoire à nos outils, à nos technologies, à ce que nous y avons mis de nous-mêmes. Nous sommes ce que nous faisons et ce que nous fabriquons et ce que nous utilisons, et tout est interdépendant.

Mais il manque quelque chose à cette perspective ; une nuance, une lueur de vérité. Oui, j'étais lié à l'économie industrielle lorsque j'ai planté mes arbres. Mais si demain l'économie industrielle disparaissait, pourrais-je encore les planter ? Oui, je le pourrais, bien que je puisse ne pas le vouloir. Tous deux peuvent endolorir les bras, mais il existe une différence entre un clavier et une bêche. Une bêche peut toujours être fabriquée assez facilement. Son usage ne nécessite pas une énergie constante. Elle peut durer longtemps, si vous en prenez soin, un peu comme votre corps. Un

clavier et une bêche sont tous deux des produits de l'économie industrielle, mais pas dans la même mesure, et ils n'ont pas la même raison d'être. L'un peut exister de façon indépendante, l'autre ne le peut pas. C'est peut-être une question de degrés, mais les degrés comptent – et le dessein aussi.

Mais il y a un autre point, et peut-être est-il plus important encore : personne n'est jamais devenu dépendant d'une bêche. Mais nous sommes certainement dépendants du technium. Descendez une rue dans n'importe quelle ville et comptez le nombre de personnes dont les yeux sont collés à leurs smartphones alors qu'ils marchent. Asseyez-vous dans un café et comptez le nombre d'enfants de 2 ou 3 ans qui regardent des tablettes tactiles au lieu des yeux de leurs parents tout aussi rivés à l'Internet. Nous sommes coincés dans une toile d'araignée, pris dans un filet, et je ne suis pas certain que nous pourrions nous échapper maintenant si nous le voulions. Mais nous ne le voulons pas. Notre stupéfiante capacité à accepter pratiquement tout ce que le monde numérique nous lance sans interroger un seul instant ses inconvénients me donne parfois des frissons. Je ne partage peut-être pas le point de vue de Kevin Kelly, mais je pense qu'il a raison quant à la nature du technium. Je pense qu'il existe quelque chose qui nous dépasse, qui se réorganise autour de nous comme une prison. C'est une prison dont il semble que nous ne souhaitons pas nous évader, car il est trop plaisant d'y être enfermé ; et, de toutes façons, si nous le voulions nous ne le pourrions pas, alors pourquoi prendre la peine d'essayer ?

Je ne veux pas donner l'impression d'avoir lu trop de science-fiction, mais je suis d'accord avec Kelly et Kurzweil sur ce point : cette chose est maintenant plus grande que nous. Elle développe un degré d'autonomie, et elle nous utilise, d'une manière ou d'une autre, pour se former. Je sais que l'on dirait une théorie du complot, mais il ne s'agit pas vraiment d'une théorie, plutôt d'un pressentiment : un sentiment de complot. Nous abandonnons la liberté d'être humain contre la liberté de vivre au sein de rêves confectionnés : des rêves où la nature est morte, sauf les jolis morceaux, et où jamais rien de mauvais n'arrive, où personne ne meurt, où la vie n'est que divertissement et où nous pouvons contrôler tout ce que nous voyons parce que nous l'avons créé. Sur la plage méditerranéenne de Ray Kurzweil, il n'y aura pas de méduses venimeuses, la marée ne ramènera pas de détritiques et personne ne vous agressera alors que vous rentrez chez vous à la nuit tombante. Peut-être désirons-nous cette pseudo-vie. Peut-être voulons-nous la beauté et la transcendance sans les ténèbres et le danger. Peut-être est-ce finalement ce en quoi les promesses de paradis ont toujours consisté.

La nature en soi, la vraie nature, celle qui a évolué sans que nous ne la contrôlions, est chaotique. Durant la majeure partie de l'histoire de la civilisation, nous avons dû la combattre. Planter des arbres est pénible et

défricher est éreintant, cependant cela peut nous donner du sens. Mais peut-être que le technium, dans sa progression, nous donnera aussi du sens ; peut-être que les nanorobots introduits dans nos cerveaux en créeront un simulacre dans une nature en réalité virtuelle, où nous aurons toute la beauté, sans la bouse de vache sur nos bottes. Je suppose que c'est là le rêve. La transcendance sans l'effort. Être humain sans la peine que cela implique. Qu'est-ce que le projet de la modernité, sinon celui de libérer l'individu de la masse, de libérer le corps du travail et de la douleur, de libérer l'esprit de la peur et de la confusion ? La libération, la liberté, la vie éternelle dans un paradis simulé. Dieu est peut-être mort, mais il semble que la religion ne le soit pas.

Cependant, le technium ne se réduit pas à son aspect salvateur. Dans sa forme la plus élémentaire, il nous promet le paradis ici sur Terre, et ce qu'il nous promet va dans le sens de la culture occidentale contemporaine, qui est de plus en plus une culture globale. À une époque où les gens associent les désirs à des droits et où des générations entières ont grandi en se voyant comme des consommateurs sur un marché, exigeant d'en avoir pour leur argent, il est bien placé pour tenir ses promesses. Vous voulez avoir des bébés à 70 ans, ou vous cloner, ou créer des enfants à partir du matériel génétique de cinq personnes différentes, ou avoir un nanorobot qui reséquence vos gènes afin que vous puissiez vivre jusqu'à 500 ans, ou télécharger votre conscience dans une machine qui fonctionnera éternellement ? Le technium est votre ami. Et qui a le droit de vous dire que vous ne pouvez pas faire ces choses ? Les prêtres ? Les éthiciens ? Les écologistes ? Des luddites et des réactionnaires, tous autant qu'ils sont. Si c'est ce que vous voulez, vous devriez l'avoir, car c'est à présent la signification de la liberté. Combien de temps s'écoulera-t-il avant qu'échapper à la mort ne devienne un droit de l'homme ?

Sur le plan politique, le technium paraît également bien placé pour satisfaire l'actuel désir culturel d'une égalité humaine totale. La technologie avancée, combinée avec les marchés capitalistes, est un niveleur de la différence bien plus grand que n'a pu l'être le communisme. Elle détruit les différences culturelles et géographiques, abolit les traditions et crée une usine-marché mondiale où tout le monde est égal aux yeux de la machine. Laissez à lui-même, il est certain que le technium éliminera la pauvreté, créera une égalité sexuelle et raciale, et supprimera toutes les « discriminations » associées aux manières rebutantes, locales, spécifiques ou traditionnelles d'être humain dans le monde. Je pense que Marx aurait été impressionné. Si vous vous êtes déjà demandé pourquoi les penseurs de gauche prétendent « radicaux » mettent rarement en question la technologie, votre réponse est ici. Si vous recherchez un monde d'une parfaite

uniformité, le technium est prêt à vous le donner. Son prix sera l'abolition de la nature humaine. Il semble que nous soyons actuellement disposés à le payer.

*

Parfois, un paradoxe de l'œuf et de la poule me maintient éveillé la nuit : la science a-t-elle précédé la science-fiction, ou est-ce l'inverse ? Il me semble que ma société se dirige vers une version réelle des univers science-fictionnels avec lesquels nous avons grandi. Les robots servants, les holodecks, les colonies lunaires, les dispositifs occulteurs, les machines pensant et même se déplaçant pour nous : tous sont sur la planche à dessin, ou à un stade plus avancé encore. La science-fiction n'a peut-être jamais été une fiction : peut-être n'a-t-elle été qu'une préfiguration ; l'inculcation d'idées que nous réaliserions plus tard au service de la Machine que nous créons.

Kevin Kelly et Ray Kurzweil ne sont pas d'accord sur tout, mais ce sur quoi ils s'entendent paraît être partagé par l'équipe dirigeante de Google, par les maîtres de l'univers hyperréel travaillant dans la Silicon Valley, et par les classes intellectuelles au sein du monde occidental et, de plus en plus, au-delà. Ce sur quoi ils s'accordent est l'idée que l'avenir est hyper-numérique, ancré dans le web et de plus en plus virtuel. Nous sommes embarqués dans un monde de technologie portable et d'habitations intelligentes, de voitures sans conducteurs, de formes de vie synthétiques dans les champs et les forêts, et dans une fusion accélérée entre le carbone et le silicium, entre l'humain et la machine, entre le naturel et l'artificiel, jusqu'à ce que les frontières se soient tant estompées que personne ne puisse faire la différence et que tout le monde ait depuis longtemps cessé de s'en soucier. Les cracks de l'informatique qui gouvernent les plus grandes entreprises du numérique au monde ont cela en commun avec les rangs des néo-luddites : tous pensent que le technium arrive, et aucun ne sait comment l'arrêter. Ce sur quoi ils se disputent est la question de savoir si nous devrions le vouloir.

Sans doute est-ce injuste envers Kevin Kelly, mais à la moitié de son livre je me suis soudainement souvenu des dénonciations antimodernes d'Olivier Mellors, l'ardent garde-chasse du roman de D. H. Lawrence, *L'amant de lady Chatterley*. Je suis allé rechercher les mots exacts, et ils m'ont fait sourire : « Les autos, les cinémas leur sucent tout ce qui leur reste. Croyez-moi : chaque génération engendre une génération plus abâtardie, avec des tubes de caoutchouc en guise de boyaux, et des jambes et des visages en fer-blanc. Un peuple de fer-blanc ! C'est une sorte de bolchevisme qui est en train de

tuer tranquillement la chose humaine pour adorer la chose mécanique. [...] Tout le monde moderne n'a qu'une idée, au fond, c'est de tuer chez l'homme le vieux sentiment humain [...]»³.» Quand je lis Kelly sur le technium ou Kurzweil sur la Singularité, quand j'entends Sergey Brin s'enthousiasmer pour ses lunettes Google ou quand je vois Mark Zuckerberg prédire des technologies portables ou des frigos intelligents, je ne peux m'empêcher de penser au nombre de générations abâtardies qui nous séparent du vieux Mellors et de sa lady. Ma génération a « besoin » de technologies dont mes parents se passaient, et mes enfants auront « besoin » de plus encore. Peut-être avons-nous simplement oublié, dans l'Occident surdéveloppé, ce que cela signifie d'être humain dans le monde. Ou peut-être est-ce là ce que signifie être humain : innover, refaire, construire jusqu'à ce que les fondations cèdent. Peut-être finirons-nous tous comme un peuple de fer-blanc, ou un peuple de silicium, tout le vieux sentiment humain ayant alors été tué, et nous ne saurons pas qu'il en fût autrement. Peut-être cela a-t-il déjà eu lieu. Peut-être que la « chose mécanique » dont Mellors observait la vénération était le technium se dressant, bâtissant ses murs et nous enfermant en leur sein.

Peut-être que Kevin Kelly dirait que je crois moins en l'humanité que lui, mais je pense que c'est le contraire. Être humain est laborieux. Cela fait mal. Être une machine doit être bien plus facile. Peut-être cela explique-t-il le désir manifeste de certains d'entre nous de fusionner avec nos créations. Nous devenons des machines, et nos machines deviennent des dieux ; ou nous croyons qu'elles le deviennent. Ou nous avons envie de le croire. Kelly le croit sans doute, et je soupçonne qu'il n'est pas seul. « Nous pouvons davantage voir l'œuvre de Dieu dans un téléphone portable que dans une rainette », affirme-t-il à l'apogée fascinant et dérangeant de son livre : « Le téléphone prolonge les quatre milliards d'années d'apprentissage de la grenouille et ajoute les libres investigations de six milliards d'esprits humains. Un jour nous croirons peut-être que la technologie la plus conviviale que nous puissions fabriquer ne témoigne pas de l'ingéniosité humaine mais du sacré [...] les couches de logique complexes et insondables édifiées durant un siècle, empruntées aux écosystèmes des forêts équatoriales et tissées ensemble dans la beauté par des millions d'esprits synthétiques actifs, diront ce que disent les séquoias, seulement plus fort, de manière plus convaincante : "Bien longtemps avant que vous ne soyez là, je suis." »

Cela fait maintenant quelques semaines que j'ai commencé l'écriture de cet essai. Ce matin, il fait beau, merveilleusement beau. Trois juments

3. D. H. Lawrence, *L'amant de lady Chatterley*, Gallimard, Paris, 2005 [1993], p. 369.

blanches broutent l'herbe dans notre champ, et aujourd'hui j'ai passé une heure à couper l'herbe autour des jeunes arbres avec ma faux. J'ai toujours mal au coude, mais j'ai trouvé des exercices qui paraissent l'améliorer. La semaine dernière, nous avons creusé une mare près des aulnes et les gyrins y pullulent déjà. Je ne sais d'où ils viennent. La capacité de la nature à se renouveler, à naître et renaître encore ne cesse jamais de me surprendre quand je m'y attends le moins.

On peut passer bien trop de temps à réfléchir à l'avenir. L'avenir, après tout, n'existe pas. Éloignez-vous de ces réflexions, attrapez des ampoules au creux de vos mains et, oui, bousillez-vous les bras, et vous commencez alors à voir ce qui existe. Votre point de vue s'adapte. Aujourd'hui, assis ici au soleil, je ne vois rien de Dieu dans mon téléphone portable, mais Il, Elle ou Cela semble danser parmi les boutons d'or et le trèfle violet dans la prairie devant moi. Regardant la danse, je pense que nous contrôlons bien moins le monde que ne le croit Ray Kurzweil, et que le futur est moins ordonné que Kevin Kelly veut qu'il ne soit. Je ne sais pas ce qui vient, mais je viens juste de voir un héron passer devant ma fenêtre ouverte en direction de la rivière. Les herbes remuent au vent d'ouest. Dans peu de temps, nous verrons.

Traduit de l'anglais par Mathias Lefèvre

Paul Kingsnorth est un penseur, écrivain et poète anglais. Il vit dans l'ouest de l'Irlande. ♦ Ce texte est une traduction de « *Planting Trees in the Anthropocene. A Conspiracy Theory* », paru la première fois dans *Dark Mountain*, n° 8, 2015, puis dans le recueil d'essais *Confessions of a Recovering Environmentalist*, Faber & Faber, Londres, 2017, p. 234-253. Il figure également sur le site de l'auteur : <paulkingsnorth.net>. Nous remercions chaleureusement Paul Kingsnorth de nous avoir permis de le reproduire ici.
